

Par Agnès Desarthe

Dans le théâtre de David Lescot, on trouve de nombreuses listes. Liste de généraux dans *Les conspirateurs*, liste d'objets improbables dans *L'association*, liste de labels de jazz dans *Un homme en faillite*, liste d'interprètes dans *L'européenne...*

Et voici que, moi-même, j'en dresse une, la liste des listes, forcément lacunaire, pour aborder celle qui trône au coeur de *La Commission centrale de l'enfance*, et palpite, intense, énigmatique pour certains, évocatrice pour d'autres: La liste des maisons d'enfants qui recueillirent les enfants juifs rescapés de la Seconde Guerre Mondiale à partir de l'été 1945.

C'est une longue énumération, par ordre alphabétique, sauf vers la fin, où s'y adjoint celle d'institutions antérieures, connues sous le nom de foyers d'enfants.

C'est un moment très particulier du spectacle, à quelques minutes du début.

On a déjà eu l'occasion de rire à l'annonce d'une typologie des colons qui se décline ainsi:

« ...certains, pas beaucoup, des enfants de la colonie avaient des parents qui étaient eux-mêmes juifs communistes et la grande majorité des parents qui n'étaient plus communistes mais qui étaient toujours juifs.

Les enfants pour leur part étaient juifs en général mais ils n'étaient pas spécialement communistes au grand regret de l'équipe de direction qui déplorait parfois leur individualisme, leur mauvais esprit, leur obscénité, leur attachement à la propriété privée... »

On a frémi en imaginant des gosses de dix ans interpréter du Bertolt Brecht, on s'est souvenu du boycott américain aux Jeux Olympiques de Moscou, on a rêvé sur le nom de la guitare électrique (Une Jo lana tchécoslovaque de 1964) qui ponctue le texte et accompagne les chansons, et voilà qu'on vient nous cueillir, avec des noms de bleds, alignés, en rang, comme pour une photo, une remise de médaille, une exécution?

Certains soirs, on entend presque les estomacs se nouer, les respirations se retenir. Dans la salle, d'anciens enfants assistent à l'appel. Ils y ont été, eux, dans ces orphelinats éphémères. Ils sont sûrs que l'auteur va oublier de mentionner le refuge qui leur a redonné le goût de vivre. C'est presque insupportable, cette attente, la crainte de la trahison, l'angoisse d'avoir été oublié, de ne pas figurer au sommaire.

Aix-les-Bains et Andrésy arrivent en dernier... on souffle.

Les listes de David Lescot sont toujours passionnantes, tendues comme des arcs, lourdes de drames, formant un exo-squelette, une armature légère et indestructible. Les listes sont rassurantes, elles organisent le monde, le bornent, lui donnent sens, elles évoquent les inlassables jeux de classements auxquels se livrent les tout petits enfants.

Mais elles sont aussi mortelles, terribles, anxiogènes. Ainsi le générique du film *Les lendemains qui chantent* réalisé par Jacques Fansten en 1984 et évoquant le sort d'une famille juive communiste dans les années 50, est l'occasion pour l'auteur de la CCE de jouer avec l'ambivalence des énumérations. Dans la scène qu'il lui consacre, il fait dire à son père: « Dis-donc: Fansten, Grumberg, Gromb, Wajsbrot, Frydland, Gutman, Kukawka, Herszbojn... C'est pas une distribution, c'est une rafle. » Nous y sommes, dès que l'on dénombre, dès que l'on compte, c'est aux absents que l'on pense. Ou bien à ceux que l'on désigne comme proies, comme victimes. On pense aux morts.

« Est-ce qu'il fallait encore consoler les enfants de ces enfants-là? » demande David Lescot, avec humour, avec gravité.

Les maisons d'enfants, foyers de remplacement destinés aux orphelins de guerre ou à ceux dont les parents n'avaient pas les moyens de les emmener en vacances, se changent, avec le temps, en colonies. On n'y recueille plus les jeunes, on les forme, on les distrait.

Et, pour cela, quoi de mieux que les faire chanter? « ...la guitare c'est parce que nous les gens originaires de l'Est (ou d'ailleurs) on adore la musique, la grande musique, la petite musique, n'importe quelle musique, on adore. »

Dans les pièces de David Lescot, il y aussi beaucoup de chansons. La plupart du temps, il les écrit lui-même. Cette fois, il se contente de les interpréter. *Jeunesse ardente, Peuples du monde, Hymne de la fédération mondiale de la jeunesse démocratique, À la santé de Maurice*. Ces chants à la gloire du communisme et de ses bâtisseurs, entonnés par les pionniers dans les années 50 et 60, sont repris, avec une certaine distance, mais sans ironie, sans dérision. Certains soirs, dans la salle, des spectateurs chantent avec l'auteur/comédien, en silence, comme si c'était plus fort qu'eux.

C'est le ciment qui arme le peuple enfantin. Les enfants et les comptines, les enfants et les canons, le soulagement quand ils arrivent à la fin du couplet et qu'ils peuvent se jeter à corps perdu, à voix cassée dans le refrain, ce retour au-même qui exalte la joie du ressassement.

Comme les listes, les chansons aident à comprendre le monde, à saisir les notions complexes de passage du temps et de circularité, à s'approprier un vocabulaire nouveau, à anticiper que l'amour donne du bonheur mais fabrique aussi un genre particulier de chagrin. Un accord mineur sous un *I love you* en apprend davantage aux adolescents sur la passion et ses tracasseries que n'importe quel livre, n'importe quelle scène de cinéma.

J'en viens à Trellissac, sans presque le faire exprès. Trellissac qui est la chanson sans musique que nous offre l'auteur, un poème rythmique, susurré, haletant, inoubliable. David Lescot y marie l'envoûtante répétition d'un nom de lieu - qui, cette fois, n'est pas celui de la mort, ou de la survie, mais celui d'une sensualité exacerbée, d'une sexualité qui ne rencontre pas plus de limites qu'elle ne connaît d'accomplissement - à la question lancinante de l'identité. Suis-je resté le même?

La crainte d'avoir trahi l'idéal, trouve un écho dans la peur de s'être trahi soi-même.

L'univers de David Lescot est peuplé de résistants, de clandestins, de démineurs, de saboteurs. Dans *Nos occupations*, on apprend à décacheter puis recacheter une enveloppe, on voit fonctionner un réseau. C'est l'arrière-monde qui anime, presque toujours, son théâtre, lui donne sa source. Les vies y sont sacrifiées, solidaires, unies dans un même effort vers un idéal suprême; l'amitié, la confiance sont à l'oeuvre; le secret, la précision, la méticulosité font spectacle. Et puis l'amour, le désir s'en mêlent et là, on ne peut plus rien prévoir, tout va de travers.

Est-il encore le nôtre, ce temps qu'évoquent les pièces de David Lescot. Qui prend encore le maquis, et comment?

Je n'ai pas envie de parler de nostalgie, car le mot manque de vigueur et de fougue, pourtant, depuis que je réfléchis à ce texte, à ce spectacle, à *La commission centrale de l'enfance*, écrite et jouée par David Lescot, seul en scène avec sa Jo Lana, j'entends les bribes d'une chanson de Barbara qui fait: « Car parmi tous les souvenirs, ceux de l'enfance sont les pires, ceux de l'enfance nous déchirent. »

Et je chantonne, triste et gaie, en pensant que l'enfance est un genre de maquis et que rien n'est perdu.

Agnès Desarthe